

Lecture du soir... Lecture du matin...

L'ESTHÉTIQUE SACRÉE D'AUJOURD'HUI :
VERS UNE NOUVELLE PRÉSENCE DU SENSIBLE ? (I)
REMETTRE L'ÉGLISE AU CENTRE DE NOS COMMUNAUTÉS



L'esthétique sacrée d'aujourd'hui est-elle le résultat d'un rejet du minimalisme des années soixante ? Sommes-nous désormais orientés vers le retour à une iconographie plus « classique » dans l'ornementation de nos églises nouvelles, ou bien sommes-nous simplement en train de ressasser le passé ?

J'avais envie de poser cette question pour Narthex, en cette rentrée 2026.

Pour ma part, il s'agirait moins d'un retour au « classique », au sens d'une réhabilitation nostalgique des formes anciennes, que d'une réhabilitation du sensible, du symbolique et de l'image chrétienne, après plusieurs décennies d'un dépouillement progressif.

Il ne s'agit donc pas nécessairement d'un cycle qui se répéterait mécaniquement. Il s'agit plutôt d'observer une transformation de notre rapport au sacré.

Une image, une couleur, une matière, une lumière peuvent à nouveau devenir porteuses d'une expérience spirituelle.

C'est ici que la notion de souffle m'intéresse particulièrement. Je pense au « Ch'i » dont François Cheng ou André Malraux parlent avec profondeur : ce souffle invisible qui donne la vie et met en mouvement. Bien entendu, théologiquement, le Qi et l'Esprit Saint ne sont pas la même réalité. Mais leur rapprochement symbolique permet d'interroger ce qui, dans une œuvre d'art, dépasse la simple matière et semble lui communiquer une force intérieure.

C'est précisément cette puissance que je voudrais observer dans certaines créations contemporaines : la rencontre entre la virtuosité artistique, la matière et une véritable aspiration spirituelle.

Après le dépouillement, le retour du langage

Depuis quelques années, j'observe dans l'art contemporain dit sacré un mouvement assez net — non pas un recul — vers une nouvelle manière de penser l'église.

Elle n'est plus nécessairement conçue comme un espace abstrait, neutre, minimal, presque périphérique par rapport à nos habitations. Elle peut redevenir un lieu qui signifie quelque chose de différent du quotidien : un lieu qui raconte, qui émeut, qui élève.

Les lieux de culte se sont pourtant empilés au fil des siècles, chacun portant les traces de son époque. Et malgré cette continuité historique, de nouvelles variations apparaissent aujourd'hui dans la sobriété, la simplicité et la discrétion.

L'art contemporain pourrait ainsi retrouver une place plus pertinente dans les édifices cultuels, non pas en opposition avec la foi, mais dans un dialogue renouvelé entre spiritualité, architecture et création artistique.

Il me semble même qu'il pourrait davantage « coller » à nos états d'esprit contemporains.

En réalité, après le deuxième concile œcuménique du Vatican, plus couramment appelé Vatican II, qui symbolise notamment l'ouverture de l'Église à la culture contemporaine, apparaît, dans le climat artistique et architectural des années 1960-1970, une esthétique chrétienne caractérisée par :

- davantage de simplicité dans les volumes ;
- une utilisation importante du béton, du bois, de la pierre et des matériaux bruts ;
- une réduction très nette des ornements considérés comme superflus ;
- des autels plus dépouillés ;
- des espaces de déambulation et de prière presque abstraits.

Cette évolution correspond à une volonté compréhensible : ne pas distraire le fidèle de l'essentiel.

La prière ne dépend pas, par essence, de la beauté du décor. Un cœur sincère peut prier dans une église très simple, voire totalement dépouillée.

Mais une question demeure : en voulant supprimer le superflu, n'avons-nous pas parfois supprimé une partie du langage symbolique lui-même ?

Lorsque l'église ne sait plus quoi raconter

Olivier REY

Gloire et misère
de l'image après
Jésus-Christ

AGORA ARTS



POCKET

Il existe en effet une forme de paradoxe.

Olivier Rey, chargé de recherche au CNRS et membre de l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques, évoque, à propos de la prolifération des images, le fait que « le désir d'intelligibilité demeure insatisfait » (Olivier Rey, *Gloire et misère de l'image après Jésus-Christ*, Agora Éditions, Conférences, 2020).

Or certaines églises contemporaines ont connu le mouvement inverse : en supprimant les images, les ornements et les signes, elles ont parfois perdu une partie de leur capacité à

raconter.

Le fidèle peut alors ne plus savoir où regarder, quoi contempler, ni même comprendre ce que l'espace cherche à lui dire.

Le problème n'est évidemment pas de remplir à nouveau les églises de statues et d'ornements.

Il est de retrouver un langage.

Car une église n'est pas seulement un bâtiment destiné à accueillir une assemblée. Elle est aussi un espace symbolique. Aujourd'hui, on voit donc émerger, peut-être comme dans un mouvement tournoyant, une nouvelle conception du sacré : une conscience plus forte du beau comme partie possible — et parfois essentielle — de l'expérience spirituelle.

Mais le beau n'est pas nécessairement synonyme de luxe, de dorures ou de profusion.

Il peut être humble.

Il peut être une pierre, une lumière, un bouquet de fleurs, une couleur, un silence.



La beauté comme chemin vers le sacré

Le fleurissement d'une église en est un exemple simple.

Les fleurs ne sont évidemment pas indispensables à la prière. Pourtant, leur beauté, leur harmonie et leur parfum peuvent apaiser l'esprit, favoriser le recueillement et nous aider à nous tourner vers Dieu.

Elles rappellent aussi que la Création peut être reçue comme un don et que la beauté du monde peut devenir matière à gratitude.

Ainsi, même lorsqu'il n'est que liturgique ou décoratif, le bouquet peut contribuer à

rendre visible quelque chose de l'invisible.

Il « visibilise » en quelque sorte la prière.

Cette question devient particulièrement intéressante lorsqu'on observe aujourd'hui le renouveau du vitrail.

Le vitrail : retrouver l'image

Regardons maintenant ce qui se passe avec les nouveaux vitraux.

Le cas des vitraux confiés à Claire Tabouret pour six baies de Notre-Dame de Paris est particulièrement révélateur. Sur le thème de la Pentecôte, l'artiste assume une représentation figurative de Marie, des

apôtres et de la colombe, dans un langage pictural profondément contemporain. La commande a suscité une importante controverse, notamment parce qu'elle implique le remplacement de grisailles historiques de Viollet-le-Duc.



La question dépasse donc largement la personnalité de l'artiste.

Comment faire comprendre la magie d'un vitrail ? Comment articuler la lumière, la matière, la couleur et l'image ?

Ce qui me paraît particulièrement intéressant ici est le retour assumé de la figuration dans un espace où nous avons pris l'habitude de considérer que l'art contemporain devait nécessairement passer par l'abstraction.

Le sujet, pourtant, est parfaitement traditionnel : la Pentecôte, la descente de l'Esprit sur Marie et les apôtres.

Ce qui change, c'est le traitement pictural.

Le débat révèle ainsi quelque chose de profond : notre difficulté contemporaine n'est peut-être plus de savoir si l'art sacré peut être moderne, mais si l'art moderne peut à nouveau être explicitement chrétien.

(à suivre)

Jeanne Villeneuve

(Source : narthex.fr)